

Marie-Anne Arnaud-Toulouse

Le temps mélange tout

Certains jours, la campagne sous la pluie d'été est une île marécageuse, et le temps de la mi-journée une île dans une île. Alors on aimerait disposer des machines de l'*Invention de Morel*, en version inoffensive et réglée sur les averses, pour s'introduire dans quelques moments parfaits. À défaut, on fait avec ce qu'on a, *You Tube* au hasard des conseils d'amis, avec ses vignettes animées qui mènent à un film en streaming, ou un DVD sur l'écran de l'ordinateur au milieu des coussins. Pas tellement plus grand qu'un livre, et tellement commode pour qui a beaucoup de retard à rattraper, beaucoup d'ignorances à combler, et qui, par chance ou tare supplémentaire, se fiche éperdument de la dimension de l'image.

La pluie d'été convient à la découverte. Aux incultes les mains pleines, il est heureux parfois de n'avoir pas vu tous les films. Ça permet de faire du neuf avec du vieux, et la connaissance d'un jeune premier ancien. Un tout jeune cousin très éloigné de l'homme de Rio. Un frère bien élevé du héros d'*À bout de souffle*, un Pierrot pas encore fou s'aventurant aux bords de sa violence : le Chauvin qui, en 1960, donne la réplique à Jeanne Moreau dans *Moderato Cantabile* de Peter Brook. Baraqué comme un sportif quand il marche derrière elle, naïf et rusé comme un étudiant en lettres quand il invente pour elle l'histoire des Amants fatals, offensif et retenu comme un assassin délicat quand il l'effleure au cou, la prend aux cheveux, emprunté comme un débutant quand il la touche aux épaules et frôle ses mains, intimidé comme un ver de terre amoureux d'une étoile, pourtant buté et brutal comme un saint résistant au diable, à la fin souriant désabusé devant la vie comme elle va. On dit peu de choses de lui et de son jeu dans ce film, on l'y regarde moins qu'elle, qu'on glorifie avec raison ; lui, on le préfère ailleurs. Moi, après cinquante ans de cascades, c'est là qu'il me saute aux yeux, tant il est inattendu, contenu, intense. Jeune.

Il est parfait, ce jeune premier, émouvant même, quand il se recueille avant une prise le visage dans les mains ou qu'il tend le nez à la poudre de la maquilleuse. Mais est-il bien durassien ? Il paraît que M.D., qui était complice, avec son amant terrible, du scénario de Peter Brook, était déçue du film ; qu'elle disait que P.B. n'avait rien compris. Pourtant on n'est pas plus fidèle, semble-t-il, au mélange de popote et de mélancolie du monde de Marguerite, avec un penchant esthétique marqué pour la mélancolie. C'est peut-être qu'ils sont trop vivants, ces candidats à l'adultère qui ne quittent jamais leur manteau : elle une pelisse claire sur ses twin-sets vintage, lui un pardessus à carreaux gris qui lui fait les épaules très carrées, et c'est tout aussi efficace que l'épée du roi Marc, en beaucoup plus fashion. Et là-dessus, les visages des acteurs, d'une beauté bien à soi, et dont ils font des instruments frémissants (ça se voit mieux de près en très petit), et même leurs voix si particulières tombées depuis au domaine commun des salles obscures : lui, on ne sait pas encore si on va aimer que le haut de ses phrases se pince à la racine du nez ; elle, si on va supporter que les siennes flottent avec des préciosités de danseuse de voiles. Et le film, pourtant si soigneusement chorégraphié et semé de tableaux, n'est pas la messe noire et douce que sera *India Song* avec ses figurants

hiératiques et absents. C'est une histoire qui laisse entrer le temps de la jeunesse.

J'ai cherché mon livre, un vieil exemplaire écorché et jauni des *éditions de Minuit*. Oui, l'héroïne dit bien « *Voyez-vous* » au détour de ses phrases, et, dans la légère odeur des papiers oubliés, je l'avais toujours lu comme un répons de la liturgie (durassienne), jamais entendu et vu comme l'hésitation tâtonnante d'une jeune femme s'essayant à justifier la liberté qu'elle prend. Oui, tout à la fin, le héros dit bien « *je voudrais que vous soyez morte* », et je l'avais toujours lu comme la formule sacrée d'un rituel (durassien – un écho par anticipation au cri du Vice-Consul de Lahore), non comme l'effort désespéré d'un jeune homme pour accomplir un adieu. Le Chauvin de papier n'avait pas de figure à soi, il était juste l'homme du désir, un médium, un ministre du culte, la main presque invisible qui tend le verre de vin, le philtre, jusqu'à ce que mort s'ensuive : il était celui par qui le ravissement arrive, et déjà celui qui porte la maladie de la mort avec l'amour. Les mots l'avaient retiré du monde pour en faire une créature de fantasma et de cérémonie.

Le visage daté d'un jeune homme lui a joué un drôle de tour en le faisant entrer dans la série de portraits d'une filmographie prestigieuse, comme en l'offrant à l'attendrissement des femmes qui ne rêvent plus de mourir de la main d'un amant depuis qu'elles savent trop bien que les hommes sont mortels. Quelque part vivent encore un vieil homme, une vieille dame plus couverts d'étoiles et de médailles que des généraux d'armée, et qui portent en eux, sûrement bien oubliées, ces poussières de mica où s'est frotté leur talent.

Marie-Anne Arnaud-Toulouse est née en 1950. Elle vit en Bourgogne. Agrégée de lettres classiques, docteur en littérature française, elle a été professeur de khâgne à Dijon. Elle a travaillé sur Marivaux et des romanciers du XVIII^e, et surtout, jusqu'à aujourd'hui, sur Jean Giono (contributions à la *Revue Giono* et à divers ouvrages collectifs).